

Elisabeth Horem

Congo-Océan

roman



camPoche

« Congo-Océan »,
Prix d'encouragement de la Ville de Berne,
a paru en édition originale en 1996
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

prohelvetia

« Congo-Océan »,
deux cent soixante-quinzième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le quarante-sixième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration d'Huguette Pfander,
et de Julie Weidmann

Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Constant Horem
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly

Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-276-8

Tous droits réservés

© 2010 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

VERS QUATRE HEURES du matin, les voisins avaient été réveillés par une lueur étrangère à leurs rêves, une curieuse lueur rouge qui s'obstinait à forcer leurs paupières encore closes.

Tout le monde s'était retrouvé dehors, les bras ballants et la bouche ouverte, à regarder brûler la maison de César : les flammes sortaient par les fenêtres et par le toit en partie écroulé ; les arbres du jardin étaient roussis, les feuilles s'étaient recroquevillées comme frappées par un automne inattendu ; derrière la maison, les tomates avaient cuit sur pied. Un bananier avait brûlé, mais par chance le désastre s'était arrêté là.

Les dernières fumées montèrent sous le soleil déjà haut, tandis que les pompiers fouillaient les décombres.

On ne retrouva aucune trace de César.

DERRIÈRE la maison, des voix de Noirs se lancent de temps à autre des mots en forme de balle de caoutchouc. Entre leurs répliques on entend le toc-toc d'un marteau, venu de plus loin, du village sans doute où c'est jour de marché. Il y a bien d'autres bruits dans l'air : des enfants pleurent, des chiens aboient. À intervalles réguliers, un oiseau caché pousse un cri bizarre.

Tout est tranquille. Les moustiquaires ont été poussées de côté : des deux volets, un seul est ouvert sur le feuillage d'un bananier planté tout contre la maison.

César est assis dans un fauteuil, le regard au plafond. Il a croisé les jambes, et seuls sont mobiles ses orteils qui jouent dans les sandales. Il porte un short blanc et une chemisette blanche qui tranchent sur le fond plutôt sombre de la pièce. C'est un jour de congé. Près de sa tête, il y a un poste de radio comme on en faisait à l'époque, en bois luisant, aux angles arrondis et tendu d'étoffe sur le devant, presque un meuble. C'est l'heure des informations, ce qui explique cette immobilité de César et sa tête renversée en arrière : il tend l'oreille aux rumeurs venues d'ailleurs à travers les espaces

sillonnés d'ondes. Paris. Bruxelles. Londres. Hilversum. Moscou.

Au premier plan, sur une table basse, luit le maillechort d'une théière. On y voit encore des journaux, un cendrier et un paquet de cigarettes, un bol où est fichée une pince à sucre.

Deux tasses.

L'autre fauteuil est vide.

César a le visage sérieux sur la photo, mais dans sa pose tout montre qu'il est détendu, heureux même. Peut-être vient-il de bâiller et de s'étirer en allongeant les jambes loin devant lui avant de les croiser. Dans la théière le thé est froid et les deux tasses sont vides. Le léger désordre sur la table dit que le boy a congé, qu'ils sont seuls dans la maison ce matin-là et qu'il règne entre eux l'intimité paresseuse des couples heureux.

La photo ne montre que César, et je ne peux pas savoir comment Irène était habillée ce jour-là. Je lui vois une jupe large et confortable, en piqué blanc, que lui a confectionnée le tailleur chinois, et un corsage couleur paille. Elle a relevé ses cheveux en queue de cheval pour avoir moins chaud. Ses pieds sont nus dans des sandales de gros cuir comme en ont les religieuses. Mais je me trompe peut-être.

Ce qui est certain, c'est qu'il s'agit bien d'elle (toutes ces histoires qu'on raconte au sujet d'Isabelle Darke ne m'ont jamais convaincu). Elle a posé sa tasse sur la table et elle vient de quitter son fauteuil pour aller dans la chambre chercher l'appareil. Elle avait pris beaucoup de photos pendant son séjour à

Santa Luzia. La plupart se sont perdues, mais d'autres ont franchi toutes ces années, glissées peut-être, comme celle-ci, entre les pages d'un livre.

Sur toutes les photographies où on la voit, c'est une très jeune femme, souvent en train de rire. Sa vieillesse est encore une terre inconnue, cachée derrière l'horizon, improbable. Qu'y a-t-il de commun entre cette Irène en jupe blanche qui prenait une photo de son amant à Santa Luzia un jour de l'année 1956 et celle d'aujourd'hui qui, peut-être, s'est tournée vers le mur pour ne pas répondre à la sœur franciscaine lorsqu'elle est venue fermer la fenêtre de sa chambre ?

Je préfère l'imaginer à Santa Luzia – la Santa Luzia d'alors, celle des maisons coloniales festonnées de balcons où fleurissaient des bougainvillées et des femmes en robe blanche, et où elle arriva il y a de cela quarante ans, car à l'heure même où j'écris la guerre civile couve dans toute la Galibie ; des étrangers ont été massacrés à Sawa ; dans le Sud, les troubles se multiplient ; les bateaux ne remontent plus le fleuve au-delà de Batingui, et même dans les villes de la côte l'atmosphère est devenue tendue.

TOUT ce qu'elle avait pu voir de Jamalia lors du voyage se résumait à une petite bâtisse au bord de la mer, près de la piste. La ville elle-même devait se trouver ailleurs. L'escale avait duré une heure à peine, juste le temps de boire un café dans l'unique salle de l'aéroport. Les grands ventilateurs, au plafond, étaient immobiles; leurs pales semblaient attendre, environnées de mouches, comme attendaient sur la piste les hélices de l'appareil. Des affiches montraient des avions très blancs survolant des mers très bleues, ou encore des Noirs, dansant, emplumés, bras et chevilles chargés de bracelets. Ils tenaient devant eux un bouclier en amande et brandissaient des lances. Sur le mur en face d'elle, une carte de Galibie les montrait entre des bananiers et des volcans, pêchant un gros poisson ou se sauvant devant la gueule ouverte d'un lion; parmi les girafes et les éléphants, des femmes aux seins tombants pilaient du grain dans des mortiers. À tous on avait dessiné une grande bouche rose plus large que le visage.

L'œil fixé sur le ventilateur arrêté, elle n'arrivait pas à décider s'il faisait vraiment chaud ou si c'était la fatigue de la nuit qui lui laissait les mains moites

et les yeux irrités, comme s'il avait flotté dans l'air une fumée persistante. Son départ de Port-Moguer le matin précédent appartenait déjà à une autre vie vers laquelle le retour lui semblait impossible. Pourtant d'autres avions faisaient le trajet en sens inverse, et des bateaux reliaient toujours Jamalia à Port-Moguer, ramenant régulièrement au pays des gens qui, après un séjour plus ou moins long, quittaient ce continent étrange pour retrouver leurs habitudes interrompues.

Elle était la seule femme parmi les passagers, pour la plupart des employés de la Compagnie qui rejoignaient leur poste après les congés annuels. Deux techniciens s'arrêtaient à Batingui, tous les autres, comme elle, allaient jusqu'à Santa Luzia. La nuit, à l'escale, on leur avait proposé des chambres pour qu'ils puissent dormir quelques heures, mais aucun de ses compagnons de voyage n'avait voulu profiter de l'offre : tous avaient couché dehors, sur la terrasse. Elle seule, un peu effrayée de se trouver pour la nuit avec ces hommes qu'elle ne connaissait pas, avait choisi d'aller se reposer à l'intérieur, heureuse de se retirer. Dans la chambre, la chaleur était insupportable, bien qu'il fût une heure du matin. L'eau coulait chaude et rare de la pomme de douche rouillée. D'énormes blattes se promenaient sur la paroi carrelée. Soudain, l'une d'elles s'abattit, plus qu'elle ne vola, sur le mur opposé. Elle sortit précipitamment, se séchant à peine, et, vite rhabillée, monta rejoindre les autres sous la grande moustiquaire qu'on avait tendue sur la terrasse. Elle passa là les quelques heures qui restaient avant le

décollage et ne s'endormit qu'au petit matin : presque tout le temps, elle était demeurée éveillée, l'oreille aux aguets, inquiète des bruits venus des lits de camp voisins et en proie à la peur des bêtes, malgré la moustiquaire.

Dans son demi-sommeil, elle se rappelait le dernier déjeuner avec ses collègues et comment le chef de bureau avait emprisonné une sauterelle sous son verre renversé, une petite sauterelle verte qui l'avait fait hurler. Il s'était moqué d'elle : « Et elle veut aller en Galibie ! Mais ma petite Irène, vous en verrez bien d'autres, là-bas ! » Et dans ce mauvais sommeil lui venait aussi la peur du feu, sans doute parce qu'à l'escale, la nuit, un appareil était en flammes au bout de la piste, et plus d'une fois elle sursauta à la vision d'une lueur d'incendie tandis qu'elle tombait brusquement dans le vide. Mais quand elle se réveillait, l'obscurité était presque totale. Les paupières brûlantes, elle écarquillait les yeux un moment, entendait quelque'un faire des bruits de bouche en dormant, puis perdait à nouveau conscience, sombrant pour quelques minutes dans le sommeil. C'est pourquoi Jamalia lui était apparue tremblante et voilée de brume. Son œil indifférent s'était posé sans s'attarder sur la mer toute proche. Dans la lumière liquide elle avait vu, entre ses cils, de petits bateaux posés sur l'eau. Quand on les appela pour embarquer, elle s'était endormie et l'annonce du départ la fit sursauter. Elle tâta machinalement sa ceinture, où sa mère lui avait cousu une petite poche pour glisser son argent. Les billets roulés étaient bien là. En arrivant à Batingui, elle

compta que vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le début de son voyage – vingt-quatre heures qui avaient suffi à la transporter dans une chaleur inconnue d'elle, où l'air avait une autre consistance, poisseuse, épaisse, et où les vêtements collaient à la peau. Les deux techniciens prirent congé. À leur sortie de l'aéroport, des enfants se bousculaient en riant pour les voir passer et leur demandaient de l'argent. Puis tous les passagers étaient remontés dans l'avion. Entre Batingui et Santa Luzia, elle avait enfin dormi d'un sommeil zébré de rêves que traversaient des sauterelles géantes et des enfants qui tendaient la main.

JE SONGE parfois aux découvertes que doivent faire les douaniers et je ne m'étonnerais pas que de temps à autre se glisse dans cette profession un romancier incognito. Au-delà du fait que vous embarquiez porte trois ou porte dix-neuf, ce qui vous oblige à prendre chemisiers légers, maillot de bain et crème solaire ou sous-vêtements d'angora et chapka de renard, le contenu de votre valise est le fruit d'un choix bien personnel et qui vous résume. De même la façon dont vous l'avez rangée : si vous avez plié vos vêtements avec soin ou si vous les avez roulés en boule pour caler la bouteille de whisky qui vous accompagne partout.

L'œil de la logeuse tomba sur un carton blanc qui tenait beaucoup de place dans la valise d'Irène. Elle put lire, en lettres dorées sur le couvercle, quelque chose comme : *La Maison du Bonheur – Cérémonies, mariages. Place de l'Église (Port-Moguer)*, et elle fut envahie par une émotion inattendue qui lui fit quitter aussitôt la chambre en recevant de plein fouet l'image d'un bonheur provincial dans une petite ville où, un carton d'éclairs à la main, on se tord les chevilles sur les pavés, tandis que les cloches sonnent la demie de onze heures.

Enfin délivrée de M^{me} Simson, qui lui avait empesté sa chambre avec sa cigarette, Irène vida sa valise.

Elle sortit d'abord le carton, qu'elle posa sur le lit, et rangea dans l'armoire ce qui restait : une paire de chaussures vernies à hauts talons, quelques robes blanches qui paraissaient très compliquées, du linge aux reflets satinés et des vêtements d'où s'échappaient des fanfreluches. Elle n'avait pris que les objets de première nécessité. Le reste de ses effets arriverait plus tard, dans la malle qu'elle avait expédiée par bateau – elle-même, dans sa hâte, avait préféré prendre l'avion malgré sa peur des accidents, encore fréquents à l'époque.

En dernier lieu, avec prudence, comme s'il allait en bondir un diable de farces-atrapes, elle ouvrit le grand carton, écarta le papier de soie qui emballait le tout et en considéra longuement le contenu : un bouquet de fleurs artificielles, un voile de tulle blanc, une paire d'escarpins de satin blanc et, en dessous, bouillonnante, mousseuse et aérienne, sa robe de mariée.

LE MUSÉE de Port-Moguer fait face à l'église, sur la place. La bibliothèque se trouve dans le même bâtiment, dont la façade ne se distingue que par une plaque annonçant les heures d'ouverture. Les fenêtres de la bibliothèque donnent sur l'église de pierre grise couverte de lichen et coincée entre deux maisons, comme si l'espace était compté. Dans toute la région, d'ailleurs, les constructions semblent dictées par un curieux souci d'économiser la place. Même au milieu des champs ou encore dans les terrains qui bordent la forêt, on retrouve cette tendance. Dans les maisons tout est conçu de manière à ne pas perdre un pouce d'espace. Tout se range, s'escamote, s'emboîte : les lits sont enfermés dans des armoires ; la table se replie à la verticale contre le mur, et une fois remontée on peut y suspendre un berceau. On dirait qu'une irrépressible nostalgie pousse ce peuple de marins à recréer des postes d'équipage dans leurs maisons bâties en plein champ et isolées comme des chalutiers en haute mer.

La bibliothèque est ouverte le matin et le musée l'après-midi : une seule et même personne s'occupe des deux et vient travailler, selon les heures, d'un côté du couloir ou de l'autre. Le bâtiment est cons-

truit dans la même pierre que l'église et ses murs sont eux aussi couverts de lichen à cause de l'air marin.

Rares sont les lecteurs dans la bibliothèque – j'y suis souvent seul –, et il n'y a presque jamais de visiteurs dans les deux salles du musée. Port-Moguer n'est pas une ville touristique. Le guide ne lui accorde aucune étoile. Il se contente de mentionner l'existence d'un musée où l'on peut voir quelques pierres taillées datant du néolithique ainsi qu'un tableau d'un peintre mort en 1903 à Port-Moguer. C'est tout. Le guide signale aussi l'église du XVII^e siècle, sans commentaire. Il mentionne également le port de pêche et les conserveries. En fait, Port-Moguer est surtout connu comme point d'embarquement pour Jamalia. C'est d'ici que part la seule ligne desservant la Galibie. Deux fois par mois, le *Saint-Jacques* reste à quai quatre ou cinq jours avant de reprendre la mer. C'est un bateau de tonnage moyen, aux formes massives et déjà ancien, de couleur ocre avec, comme des larmes, de longues traînées de rouille coulant des écubiers. Jadis les liaisons étaient plus importantes et les bateaux plus gros. Mais ces dernières années, le trafic s'est considérablement réduit, car bien des gens préfèrent prendre l'avion, et le *Saint-Jacques*, qui cumule le transport des passagers et des marchandises, est amplement suffisant.

Quand il entre dans la rade, beaucoup vont sur le quai pour l'accueillir même si, après tant d'années, son arrivée n'offre plus guère de surprises. Je crois que les gens de Port-Moguer sont très attachés au *Saint-Jacques*. L'arrière-pays est ingrat, la capitale

lointaine. Toute l'activité de la ville est tournée vers la mer, et ce vieux bateau qui a fait ses preuves – depuis plusieurs années on parle de le radouber – est l'emblème de cette vocation maritime. Lorsque le *Saint-Jacques* mouille à Port-Moguer, la ville est plus animée. Les cafés et les restaurants se remplissent, les gens restent plus tard dans les rues le soir et il n'est pas rare de voir des filles adossées aux porches pour guetter les marins.

Bizarrement il n'y a qu'un hôtel à Port-Moguer. Il se trouve sur la place de l'Église, entre le musée et une boutique d'articles de sport ouverte récemment (le local était longtemps resté vacant après la faillite d'une très ancienne maison où les mariées de Port-Moguer venaient choisir leur robe). En général, les gens qui embarquent pour Jamalia ne séjournent pas à Port-Moguer et l'hôtel n'est jamais plein. Beaucoup de voyageurs, il est vrai, préfèrent loger chez l'habitant ou dans l'une de ces pensions bien tenues et bon marché, comme celle des Flots-Bleus par exemple.

En revanche, ce ne sont pas les bistrotts qui manquent à Port-Moguer. On les trouve surtout sur le quai de Galibie et dans les rues avoisinantes. Ils ne sont pas très bien fréquentés, mais cela ne me dérange pas. J'ai pour habitude d'aller partout. Le Cabestan est celui que je préfère parce que, lorsqu'on est assis au bar, on peut regarder les bateaux tout en écoutant les conversations de comptoir. On y rencontre surtout des pêcheurs, des hommes qui travaillent dans les conserveries et bien sûr quelques ivrognes, qui sont ici le lot de tous les bars.

Au moins, le Cabestan a une salle bien éclairée. J'en connais d'autres qui ressemblent à des bouges et où s'agitent, dans un demi-jour aux reflets d'incendie, des silhouettes inquiétantes de marins ivres. Il va sans dire que les femmes qui entrent parfois dans ces endroits-là n'ont plus rien à perdre.

Tous les après-midi je vais me promener sur le port. J'arpente la digue, jusqu'au phare. Je regarde tourner les grues silencieuses au-dessus des entrepôts et, en bas, j'entends les vagues cogner contre l'enrochement. Les jours de gros temps, j'aime voir le troupeau des petits bateaux, museau au vent et tirant sur leurs amarres comme des bêtes sur leur chaîne. Et les drisses sur les mâts font un bruit de clarines. C'est un spectacle dont je ne me lasse pas.

Le quartier qu'on appelle la « ville haute » est plus austère. Le terme de « ville haute » vient sans doute du fait que la rue des Besaces, derrière l'église, est légèrement en pente: les cyclistes doivent y appuyer plus fort sur les pédales et, en rentrant du marché, les ménagères y posent plusieurs fois leur panier pour souffler. Les rues de la ville haute sont plus étroites, plus sombres, la pierre des maisons y paraît plus foncée. La rue des Besaces aboutit à une place grossièrement triangulaire, bordée par l'hôpital et par les deux hospices de vieillards, les bâtiments jumeaux de Saint-Joseph et de Sainte-Odile.

Tous les soirs, peu après la fermeture du musée, Hélène monte la rue des Besaces pour aller voir sa mère. Elle a beaucoup baissé ces derniers temps et ne s'intéresse plus à rien. Par exemple quand son réveil

s'est cassé, Hélène a proposé de lui en racheter un, mais elle a simplement fait « non » de la tête, l'air fâché. Elle est devenue d'une maigreur effrayante. Sœur Étienne dit qu'elle ne mange presque plus. Hélène a maintenant renoncé à l'espoir d'entendre encore sa voix : il y aura bientôt un an que, du jour au lendemain, elle a cessé de parler sans raison apparente.

Chaque jour, fidèlement, Hélène rend visite à sa mère. Elle s'assied à côté du lit et lui parle parfois, sans jamais vraiment savoir si ses paroles pénètrent la forteresse de silence où elle s'est retranchée. Mais Hélène se tait le plus souvent. Elle prend le livre qu'elle a apporté et reste à lire dans la chambre, jusqu'au moment vite arrivé où Sœur Étienne pose sur la table le plateau du dîner et baisse le volet pour la nuit. Hélène referme alors son livre sur le marque-page et dit au revoir à sa mère.

Elle reprend la rue des Besaces et fait encore une ou deux courses avant de rentrer. Comme le trajet est assez long puisqu'elle descend à la dernière station, elle rouvre son livre et renoue le fil de sa lecture interrompue en s'abîmant les yeux à la mauvaise lumière de l'autobus.

Cet homme ne peut être qu'un bûcheron. Elle ne sait pas au juste ce qui lui fait penser cela, mais il n'y a aucun doute là-dessus. Peut-être parce que malgré sa petite taille il a l'air très fort. Ses mains sont couvertes de gros poils noirs et il tient une

hache à la main, ou plutôt des ciseaux, mais cela ne fait aucune différence : ces ciseaux lui font peur parce que ce ne sont pas vraiment des ciseaux, mais bel et bien une hache qu'il dissimule sous l'apparence de ciseaux. Et le plus affreux, c'est que sa petite Hélène se tient près de cette espèce de gnome et qu'elle est tout à fait de son avis, *Mais non, Maman, tu ne peux pas emporter tes cheveux là où tu vas, tu sais bien que tu n'en as pas le droit, c'est interdit, il faut qu'on te les prenne, il faut les brûler tout de suite.* Hélène. Sa petite fille. Et elle a peur dans cette forêt ténébreuse, avec ce tortionnaire et cette Hélène horrible qu'elle ne connaît pas. Il n'y a rien à faire contre eux, ils sont trop forts. Le feu jette des lueurs rouges sur les fûts des arbres. Personne, personne jamais plus ne viendra à son aide. Les ciseaux s'approchent, ils ont déjà fini, elle n'a même pas eu le temps de voir comment cela s'est fait, et maintenant le bûcheron jette ses cheveux, de longs cheveux sombres et vivants qui souffrent et se tordent dans les flammes, il y en a un grand tas, il les prend par pleines brassées, et cela semble ne devoir jamais finir.

Le lendemain, quand Sœur Étienne est venue la chercher, elle a d'abord fait la sourde oreille.

— Voyons, madame Irène, il faut être raisonnable. Vous les perdez toujours plus, j'en retrouve partout dans le lit. Si encore vous me laissiez vous faire un chignon ! Vous savez, ça leur fera du bien d'être coupés. Et puis c'est plus propre.

Elle a fini par la suivre, puisqu'il le fallait, dans la petite pièce du rez-de-chaussée aménagée de façon

sommaire en salon de coiffure. À Sainte-Odile, c'est le cuisinier qui fait fonction de coiffeur auprès des pensionnaires. De l'avis général il s'en tire bien, pour un amateur. Ce fut l'affaire de dix minutes au plus.

Quand les soies noires du balai emportèrent loin d'elle un petit tas de cheveux blancs qu'on voyait à peine sur le carrelage lui aussi blanc, Irène eut l'impression que c'était sa vie entière qu'on était en train de balayer là. Elle était devenue à son tour une de ces vieilles choses qu'on jette. Depuis ce jour elle n'a plus parlé, décidée à garder désormais le silence.

DE SA FENÊTRE, Irène voyait un bâtiment qui lui paraissait en construction à cause de la terre remuée et d'un désordre de matériaux tout autour. Les chantiers sont souvent tristes, sans doute parce qu'ils portent en eux le germe de leur destruction et que leur aspect ressemble trop à celui de ruines pour ne pas donner l'image d'un avenir dérisoire. Elle s'empressa donc de regarder de l'autre côté, vers une grande villa. Au-dessus, le ciel avait pris une couleur d'anthracite, et entre les arbres du jardin se détachaient deux arcades blanches. Une rue longeait la maison, ou plutôt un chemin aux ornières durcies, sculptées par les pneus dans la terre séchée : des camionnettes devaient passer là, dans la journée, en soulevant la poussière, faisant fuir les poules et se garer nonchalamment des femmes portant comme une tiare leur panier sur la tête. Plus loin, au-delà du chantier, on apercevait la houle verte d'une forêt.

Irène, tout en regardant approcher l'orage, se brossait les cheveux, debout devant la fenêtre. Elle était aveuglée par la fatigue du voyage, mais elle ne pouvait se résoudre à fermer les volets, alors qu'à la lueur des éclairs elle voyait se tordre dans le vent les

palmiers suppliciés. Jamais à Port-Moguer elle n'avait vu de tels orages, et devant la force de celui-ci elle retrouvait, ravie, ses peurs d'enfant. Et maintenant comme alors, le tonnerre lui paraissait inquiétant parce qu'il s'approchait tout en restant caché.

Puis la forêt disparut, engloutie par l'averse. La pluie avançait comme un mur sur Santa Luzia. Elle semblait si serrée et si violente qu'en la voyant venir Irène eut tout à coup du mal à respirer. Elle recula d'un pas et la regarda dévorer sans ralentir ce qu'elle prenait pour un chantier et qui était en fait le bâtiment de la Centrale Électrique. La villa aux arcades sombra presque en même temps. Ensuite les palmiers de M^{me} Simson disparurent à leur tour, et au même moment les carreaux tremblèrent, fouettés par l'averse.

Il est dommage qu'Irène n'ait conservé aucune lettre de Pierre. (A-t-elle seulement gardé le souvenir de son visage ?) Il décrivait souvent les tornades qui s'abattent sur ce pays et les dégâts inouïs qu'elles causent parfois. Dans l'une de ces lettres perdues, il racontait qu'il était allé ramasser des huîtres à marée basse dans les marigots près de Jamalia, et qu'il était rentré tard le soir, en cherchant son chemin à la lueur des éclairs. Et elle, elle s'était alors imaginé la Galibie comme un pays de vastes ténèbres qui planeraient sur les eaux et crépiteraient d'électricité.

Le lendemain de ce premier soir, de ce premier orage – un orage d’une autre sorte allait secouer Irène quelques jours plus tard, mais elle ne pouvait s’en douter –, Pierre l’emmena à l’aérodrome.

Les collègues déjà sur place cherchaient à évaluer les dégâts qui, comme on pouvait s’y attendre, étaient considérables. Les huit avions de l’aérodrome militaire s’étaient carambolés, les carlingues étaient endommagées. Mais le plus spectaculaire était qu’un JU-52, emporté par la tornade, avait pris seul son envol au-dessus des hangars pour aller s’abattre un peu plus loin sur un bâtiment qui abritait des bureaux.

Il faisait beau, l’air était frais, il n’y avait dans le ciel plus aucune trace des violences de la nuit passée et Irène s’ennuyait un peu en attendant que Pierre en eût fini avec ses collègues.

Avant de repartir, il lui fit visiter son bureau dans le bâtiment principal. C’était une pièce à son image, claire, bien rangée et sans ornements. Les fenêtres donnaient sur les hangars et sur un bout de piste. Tout un mur était occupé par une sorte d’armoire métallique où brillaient des lampes rouges et vertes et de laquelle émanait en permanence un léger bourdonnement.

Il lui montra encore l’atelier de réparation dans les hangars. Un aide-mécanicien était en train de nettoyer une pièce et les salua d’un bras huileux. Pierre se crut tout à coup obligé de parler plus fort pour sembler plus jovial, *Ben alors, tu te déguises en nègre, maintenant!* ou encore, *Alors, ça gaze la mécanique?* et Irène se sentit mal à l’aise devant cet

homme plus très jeune, dont le blanc de l'œil tranchait sur la double obscurité de la graisse et de l'ombre. *Ça va, ça va, on fait aller*, et Pierre chercha encore quoi dire, la tornade, bien sûr, mais il avait attendu un peu trop longtemps et l'autre était déjà parti au bout du hangar avec sa pièce à la main. Cela ne fait rien, il n'est pas fier, Lantin, un gentil garçon, pas compliqué et qui parle à tout le monde.

En traversant le terrain pour regagner la voiture, Irène sentait sur ses chevilles le picotement des herbes sèches et elle s'étonna qu'après la pluie de la veille le sol fût si aride. Ils passèrent à côté de plusieurs avions rangés près de la piste. Ceux-là n'avaient subi aucun dommage. L'un d'eux était un DC-4 cargo jaune et vert.

De ses brèves fiançailles avec Pierre Lantin, Irène n'a pas même gardé de photos, et je ne serais pas étonné qu'elle les ait détruites, purement et simplement. Les égarer aurait été moins cruel : le visage de Pierre continuerait à exister en noir et blanc, anonyme, devant un hangar de l'aérodrome de Santa Luzia, ou sous un palmier, ou encore qui sait ? au deuxième rang à gauche, parmi les invités de cette noce lointaine où ils s'étaient rencontrés, dans un village près de Port-Moguer.

Mais elle ne lui a pas donné cette chance, et les seules photos qu'elle ait conservées sont celles où l'on voit César, seul ou avec elle. Elle n'a pas gardé cette photo, par exemple, où elle posait près d'un grand cactus, sur la terrasse. C'était le premier jour, ils venaient de rentrer de l'aérodrome et, sans

vouloir se l'avouer, Irène était un peu déçue d'avoir dû visiter le bureau de Pierre avant même cette maison qu'il aménageait pour elle et dont il lui avait parlé dans ses lettres avec force détails, décrivant la cuisine, le buffet du salon, les mérites du réfrigérateur, la vue qu'ils auraient de leur salle de séjour, le jardin potager et la cabane au fond où on pourrait élever des poules. Ce dont il n'avait encore rien dit pour lui ménager la surprise, c'était, dans la chambre à coucher, la présence d'une coiffeuse en bois sculpté qu'il avait commandée à un artisan indigène. Ornée de deux bougeoirs symétriques, elle occupait tout un coin de la chambre et avait la taille et l'allure d'un autel.

Il manquait encore de menues finitions: il restait à poser quelques rangées de carreaux dans la salle de bains; les rideaux n'avaient pas encore été livrés; et un ouvrier devait repeindre ces prochains jours la barrière du jardin. Mais tout serait prêt le mois suivant, pour leur mariage. Et il parla encore du curé qu'il faudrait aller voir dès le lendemain, du menu qu'il avait déjà choisi et des gens qu'on inviterait, dont les noms, bien sûr, ne disaient rien à Irène.

En attendant le jour du mariage, elle logeait chez M^{me} Simson qui tenait une pension dans le quartier résidentiel de Santa Luzia. Chaque jour en sortant du bureau, Pierre passait l'y prendre et l'emmenait chez les uns ou les autres de ses amis, fier de leur montrer sa fiancée et de les montrer à elle. Au bout d'une semaine, elle avait rencontré presque

toutes les connaissances qu'il avait dans la ville, si bien que, lorsqu'ils allèrent au Club le samedi soir, pour la séance de cinéma, il lui sembla qu'elle connaissait tout le monde.

L'opérateur, dit « la Bobine », sillonnait le pays pour montrer ses films sur des écrans de fortune. Il faisait la navette par bateau entre Jamalia et Santa Luzia, s'arrêtant à Battingui et dans les plus gros villages. Il lui arrivait aussi de pénétrer dans l'arrière-pays, jusqu'à Sawa et d'autres villages de moindre importance pour lesquels il gardait un stock de dessins animés qui étaient toujours très appréciés des indigènes.

Le matériel était vieux et les films dataient, mais les soirs de projection on manquait toujours de chaises. La séance se déroulait dans la cour, sous une bâche kaki récupérée d'on ne savait quelle armée. On ne commençait que quand tout le monde était là. Sur le mur on fixait un drap qui, parfois mal tendu, faisait gondoler l'image. Quand le film était trop ancien, on avait l'impression qu'il pleuvait sur l'écran envahi de vers et d'insectes tressautants. La machine ronflait fort, le film cassait souvent, en général à la scène la plus palpitante ou qui paraissait telle d'avoir été interrompue, et pendant que la Bobine remédiait à la situation tout le monde allait boire un verre à l'intérieur. D'autres soirs la projection était perturbée par une pluie d'orage : si l'on était malencontreusement placé sous une fuite – ce qui arrivait souvent, car la toile était vieille –, il fallait migrer d'un coin à l'autre, courbé en deux, pour ne pas gêner ses voisins restés au sec, et tenant

sa chaise collée à son derrière comme le tabouret des trayeurs de vaches.

À Santa Luzia, les hommes fréquentaient encore un autre endroit qu'Irène ne connut jamais puisqu'il était exclusivement réservé aux messieurs : le Cercle.

Autour d'une table, des hommes en short et chemisette sont assis sur des chaises de camping et regardent l'objectif sans sourire. Devant eux, il y a des bouteilles de bière, de grandes bouteilles d'un litre qu'ils se partagent, une pour deux. Ils ont tous posé leur casque par terre, près de leur siège. Pierre est le deuxième à gauche comme il est écrit au dos de la photo qu'un collègue, peut-être, avait prise. Près de lui, au premier plan, on reconnaît Darke, ce qui prouve que la photo date d'avant ce soir mémorable où il avait pris à partie un type de la Centrale Électrique : il avait cassé une bouteille sur le comptoir et, un tesson à la main, il criait qu'il allait lui faire la peau, allez savoir pourquoi. Il s'était calmé tout aussi vite et s'était mis à sangloter, à genoux, en enlaçant un tabouret de bar avec une telle passion qu'il avait fallu trois gars pour l'en détacher. C'est Jonas qui l'avait ramené chez lui, un peu plus tard, et il a raconté qu'Isabelle Darke avait accueilli son mari sans étonnement ni colère, comme elle aurait pris livraison d'un paquet depuis longtemps commandé et attendu sans impatience. Depuis cet éclat, Darke s'était vu refuser définitivement l'entrée du Cercle. Mais le jour où la photo a été prise, il n'avait pas bu et se montrait tel qu'il était toujours quand il était sobre, c'est-à-dire gai, légèrement

hâbleur et très gentil. Il faut encore dire à sa décharge que ses élèves l'aimaient bien, signe qui ne trompe pas.

Je ne sais pas qui sont les autres sur la photo. Leurs mentons sont glabres et leurs tenues soignées. Ce sont presque tous des employés de la Compagnie. Je pourrais m'attarder à leur inventer une histoire, mais leurs visages sont quelconques et le temps presse.

Le plafond est très haut, hors du champ de la photo. De grands ventilateurs doivent y brasser l'air, car j'imagine qu'il fait bon dans la salle, peut-être à cause de ce contraste entre l'éclat blanc du soleil qui déborde le cadre de la fenêtre, au fond, et l'ombre paisible qui règne à l'intérieur – celle-là même qui flotte en été dans les chambres aux persiennes closes, à l'heure de la sieste. Derrière les piliers, à droite, on voit un comptoir souligné d'une baguette de laiton qui brille sur le bois sombre. Un casque y est posé, et près du casque, sur un de ces hauts tabourets de bar, un homme est assis seul et fume la pipe. Il s'est retourné à demi et il regarde l'objectif, s'intégrant ainsi à la scène. Derrière le comptoir, un garçon essuie un verre.

César n'est pas là, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il n'allait jamais au Cercle. Quand Irène lui demanda un jour pourquoi, il se contenta de rire en haussant les épaules et, comme elle insistait, il avait répondu que cela ne l'intéressait pas.

C'était certainement l'une des choses qu'on lui reprochait le plus, ce dédain qu'il avait pour le Cercle, cette distance qu'il mettait toujours entre ses

collègues et lui, alors qu'il fréquentait les indigènes dont il avait fini par apprendre la langue et qu'on le voyait souvent partir on ne savait où, parfois pour plusieurs jours, en compagnie de ce grand Noir qui travaillait à la mission et qui s'appelait Louis.

On avait d'autres griefs contre lui, plus troubles, moins facilement avouables, comme cette liaison qu'on lui prêtait avec Isabelle Darke, mais dont il n'y eut jamais de preuves sinon qu'on en parlait, justement, et que, n'est-ce pas, il n'y a pas de fumée sans feu. Beaucoup de femmes à Santa Luzia s'arrangeaient pour la saluer sans sourire, le strict minimum, un petit signe de tête à peine perceptible, tout en la plaignant d'être mariée avec ce raté, cet ivrogne qui arrivait en retard à ses cours et s'attirait des rappels à l'ordre toujours plus sévères de la part du directeur du lycée.

Jeune fille, Isabelle avait vécu sous le charme de son professeur de violon, un Hongrois déjà vieux qui avait eu en son temps une belle carrière provinciale. Elle aimait raconter qu'un jour, ému par un mendiant, il avait sorti son instrument de son écrin, qu'il avait posé sur le trottoir, et s'était mis à jouer. Quand le fond de l'écrin avait été recouvert de pièces, il les avait données au mendiant. Quelques années plus tard, lorsqu'elle rencontra Darke – qui ressemblait assez au vieux violoniste et dont la mère était Tchèque –, Isabelle crut avoir trouvé un avatar de son ancien professeur. Darke était pianiste, il ne buvait pas encore et jouait bien. Un jour, elle avait assisté à un concert qu'il donnait à la salle paroissiale de sa ville. Il avait joué des morceaux très longs, très

difficiles. Pendant toute la deuxième partie du concert, il avait dû lutter avec une goutte de sueur restée suspendue au bout de son nez malgré tous ses efforts pour s'en débarrasser. Quand il revint saluer pour la troisième fois, heureux, enfin libéré de la goutte maléfique et tout pâle d'épuisement, il reprit sur le piano le bouquet rond qu'une fillette à nattes lui avait offert, mais il le saisit à l'envers, le poing crispé sur les corolles et le faisceau des tiges présenté vers le haut, sans même s'en apercevoir. C'est à cet instant précis qu'Isabelle tomba irrémédiablement amoureuse, prête à suivre en Galibie ce jeune professeur de piano qui, avide d'exotisme, venait de signer un contrat de trois ans renouvelable pour enseigner la musique au lycée de Santa Luzia.